

Pour beaucoup, il incarne le trait d'une union désormais urgente entre la ville et la nature, la passerelle entre les hommes et leur environnement. Du reste, Pierre Dhénin est une nature tel qu'en lui-même. Voix forte, haut portée, le geste bonhomme, l'allure jamais vraiment pressée d'un homme débordé et cette abondante barbe grise identifiante qui ajoute un poil de sagesse supplémentaire au profil charpenté du bien vivant. Nature ? Qui d'autre que lui aurait pu présenter un vautour à Pierre Mauroy dont il est un fidèle de la première heure, à l'occasion du départ de l'ancien maître de Lille de son hôtel communautaire ? Le président d'Animavia sait rendre des comptes personnels au monde animal, le grand perdant de notre modernité. Et le directeur de l'Espace naturel Lille-Métropole s'acharne, tout en rondeur diplomatique, à préserver la biodiversité dans l'aménagement des territoires par l'établissement de liaisons et de corridors offerts à la détente du grand public. C'est cette idée de fou dans une région aux écosystèmes si dégradés, aux paysages si éreintés par la production industrielle : et si la faune et la flore devenaient les atouts urbanistiques majeurs de l'avenir des villes et des campagnes ? Folie !...

Yannick Boucher

Pierre Dhenin, directeur d'Espace Naturel Métropolitain à Lille

L'urbain garde champêtre

Comment pouvez-vous vous sentir Lillois alors que vous avez vécu 50 ans à Lambersart et que vous faites de cette dernière ville votre ville de choix ?

Je suis né à Lille, place Sébastopol il y a 58 ans et je vis aujourd'hui à Houplin-Ancoisne, entre la métropole et le bassin minier. Je me sens Lillois par le travail mais mon territoire affectif est en réalité toute la région. Mon grand-père est de Malo et on allait se planter sur la digue pour regarder les bateaux, on se promenait au marché aux poissons et l'enfant que j'étais n'oubliait jamais de saluer Jean Bart. C'est en devenant journaliste à Nord Matin à Lille que j'ai découvert la multiplicité de la ville. J'ai vécu la fin des courées et le peuple des petites gens voyant, effarés, leur univers disparaître. Dix ans plus tard, je découvre le département en intégrant le conseil général du Nord et dix ans plus tard encore j'entre à l'agence d'urbanisme pour... dix ans avant de prendre la direction de l'ENM.

Cela dit, Lambersart reste ma ville. Je suis né dans la maison de mes parents et de mes grands-parents, une maison bâtie juste en face du cimetière où j'allais la nuit observer les feux follets.

Quelles sont vos images les plus fortes et vos souvenirs les plus marquants dans cette ville ?

Je me souviens des maisons bourgeoises de l'avenue de l'Hippodrome et du Pas du loup, avec son fossé et son talus en galets brisés pour « briser le saut du loup ». Je me souviens du nid d'hirondelle dans les bras du soldat du monument aux morts, il y avait un trou dans la fonte. Lambersart est une ville contrastée, avec ses pauvres comme ses riches. On allait des uns vers les autres en traversant les quartiers. Une odeur m'a aussi beaucoup marqué, celle de la cité de Finalens, à la sortie de la Bassée où je passais des week-ends en famille. Je n'avais pas dix ans et je me souviens de la sirène de nuit au moment des changements de poste. Dans le jardin, certains jours il ne fallait pas cueillir les salades, sur les conseils de l'usine ! Les légumes étaient provisoirement blanchis par la pollution de l'usine. Ce fut une prise de conscience sur l'état de l'environnement. Comme ces icebergs de mousse qui remontaient la Deûle, au Pont-Royal de Lambersart, sur 5 mètres de haut. Alors, quand mon père me promenait en vacances dans la forêt de Mormal, je me disais d'une manière très sentimentale que la vraie nature ne pouvait pas être en ville et je me demandais pourquoi la ville rejetait la nature, pourquoi on n'essayait pas de les marier...

Pensez-vous avoir conçu votre image de la ville à partir de la dégradation de son environnement ?

Certainement. Pourquoi c'est le tout ou rien, sans mariage possible ? J'ai vu des villes allemandes dans les années soixante où ce mariage entre la ville et la nature était possible. De retour à Lille, je retrouve les barres des Biscottes ou la misère du Vieux-Lille. En Allemagne, je vois des lycées ouverts, sans clôtures. Des parcs partout, même dans la Ruhr industrielle où l'on se promène dans des forêts urbaines. Et il faut voir leurs jardins zoologiques ! De vrais jardins... Je crois d'ailleurs que ma passion du monde animal vient de là. En 1968, j'ai découvert comment les Berlinoises avaient assuré la reconstruction de leur zoo et je créais, avec mon père, la première ferme pédagogique à Englos en 1974.

Quand imaginez-vous le rapport étroit et nécessaire entre le cadre de vie et le développement d'un territoire ?

Les grands tilleuls de magnifiques avenues de Lambersart ont dû m'influencer mais, à vrai dire, tout ce que j'ai exprimé dans ma carrière d'aménageur, je le dois au garde champêtre de la ville. On se voyait au parc des Charmettes, près de la mairie, je n'étais pas encore adolescent. Il me disait « tu vois la petite dame qui entre dans le parc, elle va aller là. Et ce monsieur, ira là-bas ». Sans jamais se tromper ! J'ai lu ensuite des études sur Paris ou Grenoble et considéré le travail de Pierre Sansot, anthropologue et observateur des jardins publics. Le comportement des gens dépend intimement de la configuration du lieu visité. C'est la construction du jardin qui oriente le

comportement des visiteurs. Je ne l'ai jamais oublié et cela rend des services considérables lorsqu'il s'agit d'imaginer l'avenir de territoires entiers, comme au parc Mozaïc, dans le parc de la Deûle à Houplin-Ancoisne.

Comment votre ville a-t-elle évolué et cette évolution vous semble-t-elle satisfaisante ?

L'évolution fut rythmée par le changement des générations. Les maisons changent d'abord de l'intérieur, la ville est en perpétuel mouvement. Avec des surprises, parfois. Je me souviens de la requalification de certains quartiers à Lille, où l'on remplaçait un bidonville par une belle tour, avec de l'espace et des toilettes à l'intérieur... Pierre Mauroy insistait sur les critères qualitatifs culturellement enthousiasmants pour lui mais pour les gens, ou une partie d'entre eux, c'était un autre monde, une autre vision. Il y eut des refus par rapport à des ruptures trop violentes. C'est important et c'est la leçon : la ville est un phénomène culturel qui a besoin d'une approche sociologique fine, la plus fine possible. Il faut autant travailler sur les habitants que sur les bâtiments.

Votre ville – Lambersart ou Lille – ressemble-t-elle à l'idée que l'on se fait de l'environnement urbain dans le Nord-Pas-de-Calais ?

Plus ou moins. Des quartiers très denses, très urbains, avec de la mixité, du brassage et un mélange sociologique des genres. La diversité humaine est la grande richesse des agglomérations nordistes. Le brassage gagne les campagnes, les villes minières polonisées se mélangent de plus en plus. A Roubaix, il y a des blocs espagnols, des enclaves laotiennes, des rues algériennes ou tunisiennes, des immeubles portugais etc. Dans les régions du sud, on ne voit guère plus de 2 ou 3 origines qui se croisent. Ici, c'est bien davantage. Il faut beaucoup d'invention dans la construction qui va s'adresser à des cultures différentes dans un même espace. Mais attention, cette mixité peut être battue en brèche par un certain refus de la ville. On le voit avec les lotissements, cette hérésie environnementale dans une vision d'économie de l'espace privé. Le type de logement tend à s'uniformiser et c'est une catastrophe urbanistique et écologique.

Comment éviter la banalisation du modèle du lotissement prédateur d'espace, d'énergie et d'environnement ? Comment mieux partager l'espace urbain ?

Le lotissement, c'est à la base le constat d'un manque d'aération de la ville. On a besoin de respirer en périphérie. Aujourd'hui, et j'applaudis, on parle de densification de la ville, avec plus de services, moins de déplacements automobiles. On évoque l'avenir vert et numérique des villes. J'espère que l'ère des maisons Blanche-Neige sera bientôt derrière nous. J'espère – et nous y allons – que l'espace partagé sera vite plus important que l'espace privé des maisons clôturées sans mitoyenneté. Je vois les villes hollandaises ou

allemandes qui se densifient verticalement, tous les dix ans, ce sont de nouveaux quartiers qui apparaissent. Celui d'Amersfoort, à Amsterdam, a fait pousser 1 200 logements solaires... La ville sera verte, n'en doutons plus. Je pense que les cœurs de ville évoluent positivement, mais c'est dramatique autour des villes. Nous assistons encore à une grande privatisation des abords et on peut toujours craindre que l'environnement trinque. En somme, je rêve et bientôt je verrai des villes plus conviviales car plus denses et plus simples, plus technologiques et plus vertes. Voyez Gand, en Belgique. Le maire a failli perdre son mandat en imposant douze parkings aux entrées de la ville. A présent, tout le monde s'en félicite ! La recherche d'équilibre entre les points de vue est très intéressante – et difficile. On le voit avec le développement des transports en commun. En Hollande, patrie du vélo, le vélo est une obligation contrainte, beaucoup d'habitants préférant la voiture ! Dans les années 70, il fallait construire vite et pas cher. A cette époque, on a chassé les primo accédants toujours plus loin des centres villes pour ce compromis entre la campagne et le confort (on en mesure vite les effets pervers avec l'éloignement des commerces, des lieux culturels et avec les embouteillages). Tout change vite : aujourd'hui, le Grand Paris se refonde avec 10 projets dont 5 sont articulés autour d'une grande trame verte. C'est réinventer la manière de vivre ensemble.

Cette densification souhaitée impose de changer le regard sur la ville idéale faite de maisons individuelles...

C'est vrai mais c'est nécessaire. L'éloignement, les gens en lotissements le paient aussi dans la culture. Mon garde champêtre savait regarder. Il faut épurer, supprimer ce qui n'est pas utile. Le premier boulot sur un terrain consiste à gommer le superflu. Combien de panneaux sur un seul poteau ? Au parc de la Deûle, on s'est acheté de sacrées gommes en virant 900 000 m³ de pneus et 6 kilomètres de lignes à haute tension... Et pour qu'une ville soit belle, il faut qu'elle soit simple, avec un ensemble de fonctions sans redondances. Les citadins de demain seront plus sensibles à ces détails. Apprendre à mieux la regarder pour mieux la comprendre. Elle n'est pas une succession de services mais une architecture. Je le vois toujours dans l'aménagement des grands parcs urbains où les entreprises apportent des éléments inutiles dans le paysage et où les administrations ne pensent pas suffisamment aux usages simples et naturels, en somme ce que recherchent les gens.

La création d'un centre régional d'interprétation de la ville vous semble-t-elle être une bonne idée ?

Bien sûr, il faut réfléchir avant d'agir. L'évolution de la ville n'est pas un problème de culture et d'éducation mais de regard. Il nous faut des médiateurs. Je verrai bien un fonctionnement en toile d'araignées, comme des sentinelles réfléchissant aux villes dans leur globalité, dans leur totalité, par

rapport à ce qu'elles doivent apporter aux habitants et visiteurs. Par rapport aussi à leur potentiel pour faire rêver, permettre une expression diverse. Je vois Marrakech et ce qu'elle est devenue. Aux alentours de la ville, partout, des résidences entourées de murs de trois mètres de haut avec des gardes aux portes face aux bidonvilles et à la vieille palmeraie dévastée. Si c'est ça la ville de demain... Il n'y a pas pire massacre de la ville que ce que l'on observe au Maroc. J'ai toujours peur du lieu figé. Je préfère le nomade, l'essaimage. Et j'en appelle aux araignées sentinelles...

Propos recueillis par Yannick Boucher, journaliste